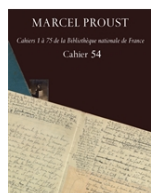




Acta fabula
Revue des parutions
vol. 10, n° 1, Janvier 2009
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.4817>

Proust dans le texte

Matthieu Vernet



Marcel Proust, *Cahier 54. Fac-similé et transcription diplomatique*, édition établie par Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano, Turnhout : Brepols/Bibliothèque nationale de France, 2008, 2 volumes (267 p. + 323 p.), EAN 9782503516738.



Pour citer cet article

Matthieu Vernet, « Proust dans le texte », Acta fabula, vol. 10, n° 1, Editions, rééditions, traductions, Janvier 2009, URL : <https://www.fabula.org/revue/document4817.php>, article mis en ligne le 02 Janvier 2009, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.4817

Proust dans le texte

Matthieu Vernet

Près de trente ans après le souhait qu'émettait Jean Milly dans sa préface aux *Pastiches* de Proust¹, l'imposante entreprise d'édition des cahiers de brouillon de Marcel Proust voit le jour — un jour certes embryonnaire, puisqu'est encore attendue la publication de 74 cahiers de brouillon préparatoires de la *Recherche du temps perdu*. Cette collection, coéditée par la maison d'édition Brepols et la Bibliothèque nationale de France, propose pour chaque cahier deux épais volumes : l'un présente une reproduction en fac-similé lorsque le second propose une transcription diplomatique d'une grande fidélité, puisque la présentation typographique originale est préservée. Francine Goujon, Nathalie Mauriac Dyer et Chizu Nakano ont eu la difficile tâche de procurer ce premier volume et de fixer un protocole de transcription — établi par le comité de rédaction — pour les volumes à venir.

Cette publication est aussi le fruit de longues années de travail et d'études sur les brouillons de Proust. On ne saurait oublier de mentionner l'activité de l'équipe Proust de l'ITEM à l'École normale supérieure qui, depuis plus de trente ans, enrichit par ses recherches la connaissance de l'œuvre de Proust et de sa genèse. La publication de ce « Cahier 54 » résulte donc d'un travail collectif qui, du bibliophile au chercheur, trouvera bien aisément son lectorat.

C'est, en effet, avant de se lire, un livre qui se donne à voir. Comme nous y invite le montage de la couverture, nous sommes immergés dans l'univers proustien. La qualité exceptionnelle de la numérisation rend la consultation du volume en fac-similé aussi lisible qu'elle pouvait l'être. Le volume de transcription vient, dans tous les cas, compléter et soulager la lecture d'une écriture souvent déliée ; la concordance de la pagination des deux volumes en facilite également l'usage. On l'aura compris, le « Cahier 54 » est d'abord un beau livre qui s'adresse aussi aux bibliophiles.

C'est également un livre à lire, parce qu'outre le récit tâtonnant, en train de se tisser, de la *Recherche*, se dessine la profonde tristesse d'un écrivain, anéanti par la perte

¹ « Dans l'attente d'une entreprise d'édition générale et de classement analytique de ces papiers, qui ne saurait être qu'une œuvre collective et de longue haleine, nous avons estimé utile d'anticiper et de présenter aux lecteurs l'ensemble des manuscrits relatifs aux pastiches », *Les Pastiches de Proust*, Paris : Armand Colin, 1970, p. 8.

d'un proche, Alfred Agostinelli. Ce dernier, secrétaire de Proust jusqu'à son départ précipité en 1913, meurt accidentellement en mai 1914. Sa mort se trouve ici transposée et mise en fiction. Maurice Bardèche, l'un des premiers critiques à s'être intéressé à la genèse du roman de Proust, considérait d'ailleurs ce cahier comme le « cri du désespoir, l'improvisation de la fureur et de la folie, sur le moment, dans les semaines ou les mois qui suivent »². Les attermoissements de l'écriture, ses ressassements et le désir d'approcher au plus près de l'expression exacte du manque et de l'absence nous touchent au plus profond. Cette confusion de la vie et de la fiction, si contraire au principe proustien, se trouve dans un complexe entrelacs, et nous amène à nous interroger sur ces liens délicats qu'entretiennent la mémoire et la fiction, et sur le statut autofictionnel de la *Recherche*³ : comme le permettent bien souvent les études génétiques, nous entrons dans les coulisses de l'écriture et y décelons ce moment complexe de la fictionnalisation de soi. Cette écriture souvent sans reprises et peu raturée suppose une démarche impulsive. Plus que jamais, on retrouve derrière cette obsession de la perte, une forme d'écriture exutoire et libératrice. Jean-Yves Tadié égale le chagrin de Proust en cette année 1914 à celui que l'écrivain éprouva à la mort de sa mère : n'écrit-il pas d'ailleurs quelques mois après le décès d'Agostinelli : « Alors moi qui avais si bien supporté d'être malade, qui ne me trouvais nullement à plaindre, j'ai su ce que c'était chaque fois que je montais en taxi d'espérer de tout mon cœur que l'autobus qui venait allait m'écraser »⁴.

À la lecture de ce volume, on prend la mesure de l'immense entreprise dans laquelle Proust s'était engagé. Rédigé pour l'essentiel au cours de l'année 1914, ce cahier 54⁵ est bien un cahier central — non pas seulement par l'aspect biographique et génétique, mais également sur le plan de la diégèse et du romanesque. Comme le rappelle Nathalie Mauriac Dyer dans son introduction, nous situons au beau milieu de la composition d'*À la recherche du temps perdu* : si l'on retrouve des éléments importants qui surviendront dans les derniers tomes de la *Recherche*, l'insertion du personnage d'Albertine remodèle totalement le plan initialement esquissé par le romancier. En cela, ce cahier témoigne de la riche et complexe genèse de la *Recherche du temps perdu*. À lui seul, en effet, il renvoie à une

² Maurice Bardèche, *Marcel Proust romancier*, 1971, t. II, p. 73.

³ On pourra consulter à ce sujet, l'article de Nathalie Mauriac-Dyer « À la recherche du temps perdu, une autofiction ? » dans Jean-Louis Jeannelle et Catherine Viollet (éd.), *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant, coll. « Au cœur des textes », 2007, et celui de Marie Miguet-Ollanier, « *Sodome et Gomorrhe* : une autofiction ? », publié dans les actes du colloque international « Sodome et Gomorrhe » organisé par Jean-Yves Tadié et Antoine Compagnon le 20 janvier 2001 à l'université Paris-Sorbonne, publiés sur *fabula*.

⁴ « Lettre à Lucien Daudet, [peu après le 21 novembre 1914] », *Correspondance générale de Marcel Proust*, Paris : Plon, 1985, t. XIII, p. 354.

⁵ La numérotation initialement fixée par la BnF, en 1962 lors de l'acquisition de 66 cahiers en possession de la nièce de l'écrivain, Suzy Mante Proust, ne permet pas de le situer a priori dans la diégèse de la *Recherche*. Le principe de composition même de la *Recherche* exclut, de fait, la possibilité de produire une numération suivie et raisonnée des cahiers de brouillon. Le numéro associé par la BnF à chacun des cahiers ne renseigne donc ni sur le moment de leur rédaction ni sur leur place relative dans le roman publié.

quarantaine d'autres cahiers et de cahiers de mise au net, ainsi qu'aux quatre carnets. On prend dès lors la mesure du bouleversement narratif — qu'induit la considérable expansion romanesque consécutive à l'apparition d'Albertine — et celle de la complexité du processus d'écriture.

La composition de ce volume se révèle être, à bien des égards, hétérogène. Dans l'ensemble, peu raturé et globalement lisible, ce cahier se présente comme une somme de fragments consignés en vue de développements futurs : si le début du cahier s'intéresse à la relation manifestement compliquée entre M. de Charlus et un certain Félix (ancêtre génétique de Morel), le narrateur s'interroge successivement sur la perte et l'absence, puis sur le chagrin ressenti, et enfin sur l'oubli que le temps apporte. Proust développe une écriture par touches, qui semble tourner autour d'un événement toujours esquivé. Si l'on peut voir en gestation de manière évidente *la Prisonnière* et, surtout, *Albertine disparue*, de nombreux passages font écho à des scènes déjà écrites. Nous nous situons donc à un moment charnière de la genèse, puisque l'inflation à venir trouve dans ces extraits les supports diégétiques, nécessaires pour lui donner la cohésion et la cohérence que Proust défend depuis le début.

Mais le principal intérêt de ce volume réside peut-être ailleurs. Il s'agit surtout d'un très bel outil de travail pour les chercheurs. Les manuscrits de Proust n'étant plus consultables, par souci de conservation, à la Bibliothèque nationale de France, les chercheurs devaient jusqu'à présent se satisfaire de microfilms de qualité médiocre. Ce volume permet, à cet effet, de relancer et de réorienter la critique proustienne, que l'on sait pourtant pléthorique. La publication — à termes — de cette gigantesque masse de brouillons et de leur transcription diplomatique rendent possible ce que les esquisses de l'édition de la Pléiade ne permettait — au mieux — que d'ébaucher. Celles-ci, retranscrites linéairement, furent regroupées thématiquement, rompant alors la logique même inhérente à chaque cahier et le processus d'écriture fragmentée pratiquée par l'écrivain. Un considérable travail reste donc à produire sur la construction du roman et ses différentes étapes génétiques. Ce « Cahier 54 » en jette les bases : outre la présence précieuse d'un index des noms, des lieux et des œuvres, l'annotation érudite et l'index des renvois génétiques facilitent conséquemment le maniement de l'objet et son étude.

Le choix retenu de la transcription diplomatique satisfait le lecteur curieux aussi bien que le chercheur, dans la mesure où ce mode de transcription ne s'engage pratiquement pas sur la voie de l'interprétation ni du commentaire. Le plaisir est alors réel d'élaborer au fil même de sa lecture des conjectures génétiques, et autant de « textes possibles »⁶. Telle rature, par exemple, en début de phrase, reprise quelques lignes plus loin, témoigne de ces expansions proustiennes, de ces

gonflements de la phrase, qui semblent progresser par retardements successifs. On retrouve, là, la « technique de gonflement »⁷ que Léo Spitzer avait su très rapidement percevoir et analyser pour décrire l'engendrement narratif dans la *Recherche*. Comme l'écrit Isabelle Serça, « l'œuvre s'est en effet à proprement parler élaborée par corrections et ajouts successifs, ce que Proust appelle des "surnourritures", des "ajoutages" qui allongeaient démesurément le texte initial »⁸. Ces hésitations, ces reprises, ces retouches sont autant de témoins d'une écriture en permanente expansion : à ce titre, ce cahier en est une singulière illustration, puisque l'ajout du personnage d'Albertine fonctionne comme une expansion à l'échelle même de l'œuvre.

Cette contemporanéité retrouvée du moment de l'écriture augure de larges perspectives philologiques, dont on peut avoir un bel aperçu à la lecture des notes. Celles-ci, très précises, sont, la plupart du temps, génétiques et rendent compte de l'épaisseur de certains passages. Les éditeurs parviennent à retracer le parcours d'îlots textuels au fil des cahiers, mettant ainsi en réseau le travail de réécriture à l'œuvre. C'est le cas notamment pour le fameux « caoutchouc » dont Albertine s'enveloppe les jours de pluie (voir note f° 50 v°) ou bien la rencontre de deux avions (voir note f° 36 r°). La question de la datation de certains passages, au regard (ou non) d'autres fragments, rédigés dans d'autres cahiers se montre donc cruciale. L'introduction de N. Mauriac Dyer la soulève, d'ailleurs, d'emblée. Le diagramme des unités textuelles, procuré également par N. Mauriac Dyer, propose déjà un remarquable travail d'ordonnement à l'intérieur même du texte, dans la mesure où les différentes strates d'écriture sont rétablies et leur dynamique rendue.

On notera toutefois que le souci manifeste, apporté par les responsables de la publication, d'une sorte de neutralité éditoriale provoque parfois chez le lecteur des moments d'égarement, au sein du foisonnement de l'écriture proustienne, dans la mesure où il n'est pas toujours aisé de s'y orienter. De ce point de vue de là, le public auquel s'adresse l'ouvrage diverge de celui de l'édition Pléiade.

Cette publication est incontestablement prometteuse. Elle ouvre tout d'abord le champ à la publication d'autres brouillons d'écrivains. Elle renouvelle, également, les perspectives de la recherche proustienne. Un vaste travail reste donc à accomplir :

⁶ Nathalie Mauriac Dyer s'est déjà livré à ce type d'analyse dans Proust inachevé. Le dossier « Albertine disparue », Paris : Honoré Champion, 2005, dont Maya Lavault a rendu compte dans Acta fabula : « Albertine disparue et ses possibles ».

⁷ Léo Spitzer, « Le style de Marcel Proust », dans Études de style, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 469.

⁸ Isabelle Serça, « La parenthèse. Un raccroc dans le bâti du texte proustien », dans Bernard Brun, Marcel Proust 3. Nouvelles directions de la recherche proustienne 2, Paris, Caen : Lettres modernes Minard, coll. « La revue des lettres modernes », 2001, p. 223.

le « Cahier 54 » se présente à ce titre comme un support, une invitation au commentaire et à l'étude. Ce travail prendra, à l'évidence, tout son sens lorsqu'une fois l'intégralité des cahiers publiée, le tableau génétique de l'œuvre entière sera dressé, et nous permettra de mieux saisir l'enchevêtrement génétique du plus abouti des romans inachevés⁹.

⁹ On pourra consulter la recension que propose Maya Lavault sur l'édition d'Albertine disparue procurée par Jean Milly, dans *Acta fabula* : « L'Albertine disparue de J. Milly : ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ».

PLAN

AUTEUR

Matthieu Vernet

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : vernet@fabula.org